



## Revue d'histoire du XIXe siècle

Société d'histoire de la révolution de 1848 et des révolutions du XIXe siècle

41 | 2010  
L'Algérie au XIXe siècle

---

Christine HAYNES, *Lost Illusions. The Politics of Publishing in Nineteenth-Century France*, Cambridge (Mass.)/London, Harvard University Press, 2010, 328 p. ISBN: 978-0-674-03576-8. 45 dollars.

Viera Rebolledo-Dhuin

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rh19/4070>

DOI : 10.4000/rh19.4070

ISSN : 1777-5329

### Éditeur

La Société de 1848

### Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2010

Pagination : 156-157

ISSN : 1265-1354

### Référence électronique

Viera Rebolledo-Dhuin, « Christine HAYNES, *Lost Illusions. The Politics of Publishing in Nineteenth-Century France*, Cambridge (Mass.)/London, Harvard University Press, 2010, 328 p. ISBN: 978-0-674-03576-8. 45 dollars. », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 41 | 2010, mis en ligne le 29 décembre 2010, consulté le 23 mars 2021. URL : <http://journals.openedition.org/rh19/4070> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rh19.4070>

---

Ce document a été généré automatiquement le 23 mars 2021.

Tous droits réservés

---

Christine HAYNES, *Lost Illusions. The Politics of Publishing in Nineteenth-Century France*, Cambridge (Mass.)/ London, Harvard University Press, 2010, 328 p. ISBN: 978-0-674-03576-8. 45 dollars.

Viera Rebolledo-Dhuin

---

- 1 Fruit d'un travail de thèse soutenue à l'université de Chicago en 2001, l'ouvrage de Christine Haynes analyse, dans la lignée des recherches de William Sewell<sup>1</sup>, l'avènement concomitant de la figure de l'éditeur et du marché du livre par le biais de l'idiome des acteurs.
- 2 À travers cette étude située au carrefour de l'histoire des entreprises et de l'histoire du travail, Christine Haynes contribue de manière originale au renouvellement de l'histoire du livre et de la librairie. Pour l'auteure, qui s'appuie notamment sur la *Chronique de la Bibliographie de la France* et sur les procès-verbaux d'assemblées générales du Cercle de la librairie, l'évolution du marché du livre au XIX<sup>e</sup> siècle relève d'une rupture politique et culturelle héritée de la Révolution, divisant profondément la communauté du livre. Le « mariage »<sup>2</sup> napoléonien entre l'État et le marché, symbolisé par l'instauration du régime de brevet en 1810, mécontente à la fois les libraires « traditionalistes » et les éditeurs « libéraux », représentants de deux cultures en conflit. Cette ligne de fracture explique l'évolution de la Librairie parisienne, sinon française, de 1810 à 1881.
- 3 Comme l'indique la référence aux *Illusions perdues* de Balzac, l'ouvrage prend pour point de départ la crise du livre ou sa supposée décadence qui résulterait de l'entrée des éditeurs sur le « marché du livre »<sup>3</sup>. La littérature de la monarchie constitutionnelle consacre l'émergence de la figure de l'éditeur, assimilé au dandy-spéculateur type,

entrepreneur extravagant et frauduleux. Cette dénonciation romanesque des éditeurs rejoint la critique formulée par les libraires corporatistes. Derrière celle-ci se jouent deux, voire trois, disputes majeures : l'une porte sur le régime du brevet que les traditionalistes voudraient voir renforcé ; l'autre concerne la propriété littéraire que les libéraux désirent étendre au maximum ; toutes deux étant liées à la question de la contrefaçon belge dont s'inquiètent éditeurs et auteurs. Les corporatistes s'attaquent en outre aux pratiques commerciales des éditeurs parce qu'ils se sentent – paradoxalement – menacés par les associations commerciales ou financières qu'ils mettent en place. Néanmoins, c'est à travers le conflit que les éditeurs s'imposent dès la fin de la monarchie de Juillet : la recréation en 1847 du Cercle de la librairie s'opère en maniant l'idiome corporatiste, l'idiome bourgeois et l'idiome proto-syndical. Tournant le dos aux mesures gouvernementales contre les associations professionnelles, les éditeurs du Cercle acquièrent, sous le Second Empire, une influence favorable à la libéralisation du marché du livre. Grâce aux victoires d'Hachette sur Chaix dans la bataille des kiosques de gare et des expositions universelles, les éditeurs obtiennent, en tant que concepteurs, un statut privilégié au sein des producteurs de livres. Pourtant, très rapidement, tous s'interrogent sur les bénéfices de cette libéralisation. Aux imprimeurs et libraires traditionalistes déjà sceptiques, se joignent d'abord les auteurs fin-de-siècle puis, avec la crise du livre des années 1890, les éditeurs qui développent des politiques d'uniformisation du prix des livres et des contrats d'édition. Au début du XX<sup>e</sup> siècle, la conciliation interprofessionnelle ne suffit plus ; les éditeurs, usant du langage corporatiste, en appellent à une réglementation gouvernementale. La persistance de ce langage permet à Christine Haynes de conclure sur la puissance de l'exception culturelle française : en définitive, tous ont perdu leurs illusions.

- 4 L'analyse des conflits met au jour les tensions et contradictions qui parcourent la communauté du livre. Cet ouvrage enrichit l'historiographie du livre pauvre en études d'ensemble et conforte l'historiographie récente des corporations en nuancant la vision unifiante de William Sewell<sup>4</sup>. En outre, l'historienne souligne l'importance des réseaux d'alliances, entre professionnels et au sein des institutions, mais également le poids du modèle associatif dans la conception, sinon l'action, des entrepreneurs de l'édition. Elle bat finalement en brèche le modèle schumpétérien de l'entrepreneur et l'idée d'une incompatibilité entre corporatisme et pratiques commerciales libérales<sup>5</sup>. Néanmoins, l'idiome corporatiste relève parfois d'une vision fixiste. Si Christine Haynes évoque la complexité de la position des « traditionalistes », l'équation traditionaliste-corporatiste-protectionniste domine l'analyse du discours des opposants aux entrepreneurs de l'édition. On regrette donc que l'auteure ne soit pas plus explicite quant aux diverses appropriations de l'« idiome corporatiste ». Cette lacune s'explique aisément dans le cadre d'une thèse centrée sur les membres du Cercle de la librairie de la monarchie de Juillet et des premières années du Second Empire. La pertinence de l'analyse de la naissance et de l'affirmation de cette institution reste intacte.

---

## NOTES

1. . William H. Sewell, *Gens de métier et révolutions. Le langage du travail de l'Ancien Régime à 1848*, Paris, Aubier-Montaigne, 1983 (édition originale en anglais 1980).
2. . Christine Haynes emprunte l'expression à Carla Hesse, *Publishing and Cultural Politics in Revolutionary Paris, 1789-1810*, Berkeley (Calif.), University of California Press, 1991.
3. . Alain Caillé, *Dé-penser l'économique. Contre le fatalisme*, Paris, La Découverte/MAUSS, 2005, p. 113, remarque qu'il n'y a « pas de marché tant que l'offre et la demande ne parviennent pas à une certaine massification ». En ce sens, le marché du livre est encore un marché de luxe, ou plus précisément à cette époque, à mi-chemin entre le marché « administré » décrit par Karl Polanyi et l'économie de bazar de Clifford Gertz.
4. . Steven L. Kaplan et Philippe Minard [dir.], *La France, malade du corporatisme ? XVIII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles*, Paris, Belin, 2004, en particulier la contribution de Jacqueline Lalouette ; Philippe Minard, « Corporations », in Alessandro Stanziani [dir.], *Dictionnaire historique de l'économie-droit. XVIII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles*, Paris, Maisons des Sciences de l'Homme/Réseau Européen Droit et Société, 2007.
5. . Rejoignant sur ce point l'étude fondamentale de Jean-Pierre Hirsch, *Les deux rêves du commerce. Entreprise et institution dans la région lilloise (1780-1860)*, Paris, Éditions de l'EHESS, 1991.